

cinq ans plus tard, à l'aventure amoureuse survenant entre Francis et la chanteuse Aurélie qui ressemble trait pour trait à Adrienne et qui disparaît en surprenant sur les lèvres du jeune homme l'aveu de son amour ancien; enfin, au retour à Loisy, pour l'anniversaire de la fête de l'arc, à l'ultime apparition, vers la fin de la fête, de Sylvie, maintenant fiancée.

C'est à un musicien anglais qu'incombait l'évocation de ces paysages de l'Île-de-France et de cette époque très caractéristique du romantisme français. Il y a réussi par un emploi extraordinairement habile de thèmes, de chansons, de rondes populaires, ainsi que d'airs de l'époque, notamment d'un quadrille 1840 dont l'effet a été considérable. D'ailleurs, la partition de *Sylvie* témoigne, en maints endroits, que M. Fred Barlow n'ignore rien de l'œuvre et de la technique de nos musiciens contemporains. Son écriture, toujours distinguée, se rehausse quand il le faut d'une pointe d'émotion délicate. Son instrumentation, très soignée, abonde en détails originaux et piquants. Il est très susceptible de réussir pleinement au théâtre, surtout s'il a la bonne fortune de découvrir un livret d'un intérêt plus soutenu.

Le rôle principal est joué par l'adaptateur lui-même, M. Pierre Bertin, comédien adroit qui a courageusement entrepris de s'improviser chanteur, sans préparation suffisante. Par contre, M^{lles} Faroche, Reynard et Moreau jouent parfois de manière assez médiocre, mais chantent toujours fort bien. M. Cardon a composé avec beaucoup de finesse une silhouette amusante de paysan.

PAUL BERTRAND.

Théâtre-Kamerny. — *La Princesse Brambille*, fantaisie en quatre actes tirée de HOFFMANN.

Le Théâtre-Kamerny nous vient de Moscou: il représente les tendances opposées à celles de M. Stanislavsky. Celui-ci s'inspirait d'un réalisme précis et méticuleux, le théâtre Kamerny veut remplacer « le comédien naturaliste asservi à la littérature, fait de sensibilité amorphe, par le comédien maître de lui, maître aussi de la scène »; il exclut de son répertoire les pièces d'une tenue littéraire douteuse ou d'une actualité mesquine chère au naturalisme! La fantaisie est son domaine.

Nous nous en doutions un peu en écoutant *la Princesse Brambille*. Cette adaptation du conte d'Hoffmann a pour personnage principal un acteur, Gillio, qui, si j'ai bien compris, car la pièce se joue en russe, s'éprend d'une princesse qu'il a vue en rêve. Il pousse si loin sa folie amoureuse qu'il se dédouble, mais son double un jour le tue et il revient à la réalité, c'est-à-dire qu'il épouse celle qu'il aime, Hyacinthe, artiste couturière qui avait revêtu pour le carnaval la robe destinée à la princesse Brambille.

Il y a du fantastique et du symbolisme dans cette adaptation: du fantastique, car on y voit agir des philtres et user de lunettes magiques; du symbolisme, car Hyacinthe représente l'art simple et vrai, c'est-à-dire celui de la « commedia dell'arte » (et du Théâtre-Kamerny); la princesse Brambille personnifie, au contraire, l'art frelaté et séduisant sous ses colifichets du romantisme et du naturalisme. Ceci est mon interprétation, je ne la garantis nullement.

Sur ce thème qui sent un peu l'improvisation, l'art russe moderne a brossé des décors d'une architecture extravagante qui procède directement du cubisme, des costumes de couleurs violentes dont les groupements sont souvent heureux; les acteurs dansent (très bien),

chantent (mal), se livrent à des cabrioles et à des sauts acrobatiques donnant incontestablement une impression de vie débordante et désordonnée qui tourne quelquefois à l'agitation dans le vide; les hommes sont élégants, sveltes, et les femmes fort jolies.

La musique de M. Forter procède comme technique de celle de MM. Erick Satie, Darius Milhaud, Poulenc, c'est-à-dire qu'elle n'est point dénuée d'ironie: elle rappelle de très près la musique qui accompagnait *les Mariés de la Tour Eiffel*, pièce jouée naguère au même Théâtre des Champs-Élysées par les ballets suédois. Sur des thèmes banals, empruntés pour la plupart au folklore des cafés-concerts, M. Forter construit toute une série de désaccords polytonaux, mais qui sont tout à fait en harmonie, si ce mot peut ici trouver sa place, avec les décors, les costumes et l'action. Deux passages méritent une mention: l'un, la pantomime du deuxième acte, très joliment réglée, où la musique, bien adaptée, de timbres heureux, évoque le souvenir de certaines œuvres de Stravinsky; l'autre, le final du troisième acte où une marche funèbre burlesque, de rythme bien trouvé, accompagne le cortège qui suit le corps de Gillio, tué par son double, ainsi que je l'ai narré plus haut.

Je ne crois pas que le Théâtre-Kamerny nous apporte une formule d'art bien nouvelle; le cubisme en peinture, la polytonie en musique nous sont depuis longtemps déformations coutumières: on en a tiré, je crois, tout ce qui pouvait en être utilisé. N'oublions pas que si la Russie a la première bénéficié du bolchevisme politique, la France a, depuis longtemps, expérimenté le bolchevisme artistique qui n'a point heureusement altéré sa solide et saine raison. Ne retenons, cette fois, de l'exemple russe que la souplesse et la grâce de ses acteurs; ce sont des qualités qui, pour les hommes comme pour les femmes, ne sont jamais inutiles au théâtre.

PIERRE DE LAPOMMERAYE.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *Le Carnaval des Enfants*, pièce en trois actes de M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

C'est au Théâtre des Arts, sous la direction de M. Rouché, que fut pour la première fois donné *le Carnaval des Enfants*. Le succès en fut grand alors, la Comédie-Française l'inscrit aujourd'hui à son répertoire, apportant ainsi la consécration officielle à une œuvre qui mérite cet hommage, quelques réserves que l'on puisse faire sur certains procédés employés.

Le Carnaval des Enfants est une pièce sombre, où l'auteur n'a fait aucune concession: c'est le drame de la misère et du désenchantement; rien ne vient reposer de l'angoisse, on y retrouve la technique de la tragédie antique où le malheur, comme une sorte de destin, pèse sur les personnages, implacable, brutal.

Une pauvre femme, Céline, a quitté naguère sa famille pour suivre un homme qu'elle aimait; abandonnée avec une fille, elle eut d'autres aventures ainsi qu'une seconde fille: au moment où le rideau se lève, elle agonise dans une boutique de mercerie, brisée par la lutte contre la vie. Deux sœurs, vieilles filles, qui, en province, ont gardé leur petite fortune et leur vertu, viennent auprès de la malade, mais c'est pour hâter encore le fatal dénouement par leur fielleuse sollicitude, par leur